

MILANNGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 7 Decembre 1847. No. 25.

MISSION DU LAC ABBITIBBI.

LETTRE DU R. P. LAVERLOCHERE, O. M. I.

AU R. P. LÉONARD DE LA MÊME SOCIÉTÉ.

(suite et fin.)

Je n'essaierai point, mon cher Père, de vous retracer ici cette scène qui s'offrait à nos regards, ni les divers sentiments qui agitaient mon âme à pareil moment. Figurez-vous un prêtre offrant l'adorable victime dans le temps de la nature et sous la voûte des cieux, à trois mille lieues de sa patrie et à trois cent de tout pays civilisé au milieu d'un vaste lac et dans le silence de la nuit entouré de ces forêts aussi anciennes que le monde, environné de quelques Indiens naguère superstitieux et féroces, maintenant dociles et pieux. Vous n'aurez encore qu'une faible idée des sentiments qui se passaient dans mon cœur. J'immolai l'adorable victime à quelques milles du lieu où une malheureuse, peu d'années auparavant, après avoir été égaré et fait rotir son propre père allait commencer un horrible festin lorsque d'autres Sauvages presque aussi féroces qu'elle mirent fin à sa coupable existence. Et ce fait je l'ai recueilli de la bouche même du frère de cette infortunée, jeune homme très-pieux que j'ai baptisé au mois de...

Au lever du soleil nous nous mîmes en marche et à midi nous atteignîmes l'extrémité du lac Abbitibi. Ce lac qui peut avoir vingt-cinq lieues de diamètre et plus de cent quarante-cinq de circonférence serait très-dangereux pour la navigation parce qu'il est peu profond, s'il n'était parsemé d'un grand nombre d'îles. Son eau vaseuse est mauvaise au goût et donne le ver solitaire à tous ceux qui en boivent. Il n'est pas un Sauvage de tous ceux qui habitent ses bords, qui ne soit atteint de cet hôte incommode; mais en revanche elle abonde en poissons blancs de la meilleure qualité; ce qui fait que les Sauvages d'Abbitibi souffrent moins la faim quoiqu'ils surpassent en voracité tous ceux des autres postes. C'est la décharge de ce lac qui forme la rivière si longue et si dangereuse que nous devons suivre jusqu'à la baie James. Elle n'aurait guère que cent lieues de loin en ligne droite, mais ses nombreuses sinuosités lui en donnent plus de cent cinquante, ses vingt-huit portages, par des chemins sinueux, dont quelques-uns ont jusqu'à une lieue de longueur, rendent ce trajet extrêmement pénible. Son eau trouble qui ne permet pas d'apercevoir les rochers à deux pouces de profondeur, tient le navigateur dans de continuelles alarmes sur son frêle esquif d'écorce, et avec cela un courant si rapide que l'on met ordinairement six journées pour remonter l'espace que l'on descend en une. Malheur au Missionnaire qui ne se serait pas procuré un bon guide, vingt fois par jour sa barque serait brisée.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon Révérend Père, de l'intempérie de l'air dans ces régions Sauvages et de la transition subite d'une chaleur étouffante à un froid glacial. Il y avait une journée que nous voguions sur la rivière lorsque nous atteignîmes la chute aux Iroquois, le vent du midi nous avait donné une chaleur excessive, les maringouins et les moustiques nous avaient meurtri la figure, tout-à-coup le vent changea et pendant toute la nuit la neige tomba à gros flocons et en couvrit la terre. C'était le 14 juin. Pendant deux jours entiers le froid fut si vif que nos neiges étaient obligés de se servir de manteaux pour tenir leurs avirons. De temps en temps nous étions forcés de mettre pied à terre pour nous réchauffer à l'entour d'un feu que nous allumions à la hâte. Notre petite maison de toile était tellement gelée à notre lever que pour la plier nous étions obligés d'allumer du feu dans l'intérieur. Vous pouvez juger par là de l'intensité du froid durant les neuf mois d'hiver dans ces contrées.

A mesure que nous avançons vers la baie nous découvri-mes d'énormes bancs de glace sur le rivage et la végétation commençait à peine à renaître. Le 18 à la faveur d'un courant rapide et d'un vent très-froid nous pûmes parcourir quatre-vingt milles anglais et nous vîmes camper à trente milles du fort de Moose, un affluent de la rivière du même nom, qui prend sa source près du lac Supérieur.

La limpidité de ses eaux contraste singulièrement avec celles de la rivière Abbitibi et en rend la navigation moins dangereuse. Enfin le 19 vers les neuf heures du matin nous aperçûmes le fort de Moose, objet de nos vœux. La maison du bourgeois élégamment bâtie, ses nombreux hangars, ses magasins et ses boutiques d'artisans en tout genre, employés au service de la compagnie; le fort lui-même bâti comme une citadelle, dont le toit recouvert en plomb présente une charmante et vaste plate-forme: tout en un mot contribue à lui donner l'aspect d'un village imposant et sur lequel le voyageur repose agréablement sa vue surtout après avoir traversé un immense désert. Ce fort est bâti dans une île charmante à l'entrée sud-ouest de la baie, son terrain serait très-fertile si la pureté du climat permettait de le cultiver, il est le plus important et le plus central de tous les postes de la compagnie après celui de York. C'est à trois lieues de ce fort que s'arrêtent les navires qui chaque année vers la fin de juillet arrivent d'Angleterre chargés de provisions et de marchandises de toute espèce, et une goëlette, profitant de la marée haute, mène à son bord les pelletières de tous les postes qui dépendent cet immense district, c'est-à-dire depuis les bords des lacs Huron et Nipissingue jusqu'à ceux qui sont situés vers le cinquante-cinquième degré de latitude à l'est et à l'ouest de la baie.

Je ne vous dirai pas, mon R. Père, les diverses pensées qui venaient tour à tour me préoccuper en saluant pour la première fois cette terre désolée après laquelle je soupirais depuis longtemps et où jamais prêtre catholique avait encore pénétré. Si ce n'est le Père Albanel, jésuite, qui en 1671 parlant du lac St. Jean, source du Saguenay, parvint jusqu'à la rivière Rupert à cent milles est de Moose; mais les guerres incessantes entre les Anglais et les Français, les Iroquois et les Mistassins, ne lui permirent pas d'y planter la foi. Le premier objet qui frappa mes regards en approchant du fort fut une élégante chapelle bâtie depuis cinq années avec une jolie maison qui habite un ministre méthodiste. Bien que nous fussions pleins de confiance en celui qui nous a dit: «allez, instruisez toutes les nations etc.», nous n'étions pas sans quelque appréhension sur la manière dont nous serions accueillis par les agents de l'honorable compagnie, car non seulement nous n'avions aucune

recommandation, mais tous ceux à qui nous ayons communiqué notre dessein, nous en avaient détournés. Nous fûmes bientôt rassurés. A peine le respectable M. Miles, agent en chef de ce poste, eut reconnu des prêtres catholiques dans l'un des sept canots qui arrivaient au fort, qu'il vint, lui et toute sa maison, nous recevoir au débarcadère avec une cordialité vraiment touchante. Les quinze jours que nous avons passé chez lui n'ont cessé de nous prodiguer les soins les plus tendres et cela avec cette délicatesse exquise qui distingue partout le gentilhomme anglais. Non seulement il voulut nous admettre à sa table avec distinction nous la faisant bénir, bien que ni lui ni les autres convives fussent catholiques; mais encore il s'informait souvent si nous ne manquions de rien, nous invitait gracieusement de nous regarder comme si nous étions chez nous. Et de fait je dois à la vérité et à la reconnaissance d'avouer que dans tous les postes que nous avons visités jusqu'ici, les agents de l'honorable compagnie et celui-ci en particulier, nous ont plus d'une fois fait croire que nous étions au sein même de notre propre famille par les égards qu'ils avaient pour nous. Que le ciel répande ses plus amples bénédictions sur ces hommes respectables pour leur procédé généreux envers de pauvres missionnaires catholiques. Ce sont nos vœux de chaque jour. Comme si tout avait été prévu d'avance, il y avait à peine une heure que nous étions débarqués que déjà nous étions installés dans un des meilleurs, et des plus vastes appartements du fort. C'était une ancienne salle de conseil, pouvant contenir plus de quinze personnes; ce fut là que nous fîmes tous les exercices de mission. Trois fois par jour nous y réunissions nos Sauvages pour le catéchisme, le chant des cantiques, la sainte messe que nous eûmes le bonheur de célébrer chaque jour et à laquelle l'honorable bourgeois assistait lui-même toutes les fois que ses nombreuses occupations le lui permettaient et cela avec un recueillement qui eût fait rougir plus d'un catholique. Je crois pouvoir assurer que cet excellent gentilhomme est de la meilleure foi du monde pur rapport à la religion; mais ce dont je suis certain, c'est qu'il ne craint pas de professer un grand respect pour la religion et les prêtres catholiques.

Durant notre séjour à la baie nous avons baptisé onze personnes, deux enfants et neuf adultes. Les premiers appartenaient à un Canadien catholique le seul qui soit au fort de Moose. Il y habite depuis quinze ans. Il faudrait ne pas connaître le Canadien pour ignorer le bonheur qu'il éprouve toujours à la vue d'un prêtre; quand bien même il ait quelquefois oublié les devoirs que lui impose sa religion. Celui-ci s'empressa de les accomplir, s'agréa à la société de tempérance et nous pria de baptiser ses enfants, nous avançant ingénument que n'ayant pas d'espoir de voir jamais de prêtre catholique dans ces contrées, il les avait fait baptiser par le ministre; se proposant bien toutes fois de profiter de la première apparition d'un prêtre pour les rendre catholiques. Nous baptisâmes sous condition les deux plus jeunes âgés de moins de sept ans. J'espère qu'à notre prochain voyage l'aîné ainsi que sa mère recevront cette faveur. Parmi les adultes il en est un dont je ne puis me dispenser de vous dire quelques mots: C'est un Sauvage de Mowagaming, poste assez nombreux situé entre Abbitibi et le lac Supérieur. Il y avait deux jours qu'il était à Moose, où il avait amené son bourgeois lors de notre arrivée. Il profita de cette heureuse coïncidence pour recevoir avec avidité la parole du salut. Bien que depuis trois jours il assistât aux instructions, je n'avais pas spécialement pris garde à lui, lorsque un jour il vint me trouver: «Mon Père, me dit-il avec un accent vivement ému, que je suis content de te voir! Il y a si longtemps que nous entendons parler des Robes noires! Il y a si longtemps que nous espérons vainement d'en voir arriver dans nos terres!... Si tu savais combien nous sommes malheureux! Nous ne faisons que le mal, le bien nous est inconnu. J'ai vu tes priants de Témiskaming, ils sont contents, ils sont heureux, et je sais bien qu'avant leur baptême, comme nous ils s'étourdisaient la tête par la liqueur de feu. De grâce, mon Père, baptise moi aussi.» «Pour être baptisé, mon fils, lui répondis-je, il faut avant tout abandonner l'ivrognerie, renoncer à toutes œuvres de mauvais maintien et savoir prier le Grand-Esprit.» «N'ai pas de crainte, mon Père, je ne boirai plus, hier et aujourd'hui j'ai déjà appris que le Grand-Esprit à tout fait de rien, mais voilà tout ce que j'ai pu retenir de ce que tu as dit tant j'ai la pensée pesante.» Lui montrant mon crucifix, je lui demandai ce qu'il signifiait. «Je crois bien que tu nous as dit que c'était le fils du Grand-Esprit, mais je ne le comprends pas bien tant j'ai la pensée pesante, répétait-il toujours, comme nous dirions, tant je suis idiot.» Il ne pouvait pas encore faire le signe de la croix ni dire un mot de prière, mais il n'était pas si idiot qu'il voulait le faire entendre, vous en aurez bientôt la preuve. Je lui dis d'aller trouver mes priants de Témiskaming pour se faire instruire, il y courut aussitôt: «O vous, leur dit-il, qui savez comment l'on prie pour être baptisé, enseignez-moi, c'est votre Père la Robe noire qui attend cela de vous.» Aussitôt l'on vit ces braves néophytes de vingt à vingt-cinq ans naturellement si folâtres, devenir de graves pédagogues d'un homme de quarante ans, et cela durant des journées entières et une partie de la nuit: Le bon cathécumène venait chaque jour me faire part de ses efforts et de ses progrès. Ils étaient frappants. A la fin du deuxième jour il vint réciter en ma présence le *Pater* et l'*Ave* assez couramment. Vous savez, Rév. Père, que cette faculté des Sauvages pour retenir quelque chose quand ils veulent s'en donner la peine, provient de certains signes hiéroglyphiques qu'ils gravent sur une écorce de bouleau. Je lui dis que quand il pourrait me donner l'explication abrégée de la fin contenue dans le *Credo* il serait baptisé. Je vis alors le chagrin se peindre sur son visage. «Hélas! me dit-il, je ne serai donc pas baptisé. J'ai appris que le bourgeois voulait partir demain il faut que j'accompagne, que vais-je devenir si je pars avant d'être baptisé je sens que je suis malade, jamais peut-être je ne te reverrai, prends pitié de moi... Dis au bourgeois de retarder son départ d'un jour.» Et de grosses larmes sillonnaient son visage bronzé. Tant de foi dans un pauvre enfant de la nature, m'y avait bien fait prendre la résolution de le baptiser avant son départ, mais le lendemain je le vis venir à ma rencontre et me dire en soupirant: «Est-il permis, mon Père de se réjouir du mal des autres?» Surpris d'une telle question autant que de son allégresse, je lui en demandai la raison. «C'est que le bourgeois est un peu malade, il ne partira pas encore, je serai donc bap-

tisé!» Il m'était facile de comprendre que c'était le baptême et non l'indisposition de son maître qui causait sa jubilation. Je rectifiai son jugement et deux jours après l'eau sainte régénérât ce nouveau lépreux. Et l'Église catholique recevait les prémices d'une grande peuplade dans la personne de ce feivent néophyte qui se confondait en remerciements envers le Grand-Esprit, envers la Robe noire et envers ceux qui l'avaient instruit. Il m'annonça cependant qu'une pensée pénible venait tempérer cette joie si pure, c'était le souvenir de sa femme et de ses enfants encore infidèles. Il se promettait bien de les instruire de son mieux, ainsi que ceux de sa tribu en attendant l'arrivée d'une Robe noire. Quelques jours après, son arrivée au milieu des siens il trouva une occasion pour se rendre à Témiskaming, il la saisit avec joie, comptant nous y trouver, mais nous étions encore à faire la mission d'Abbitibi. Il ne voulut pas laisser échapper cette nouvelle occasion de s'instruire davantage, il alla de cabane en cabane faisant mille questions sur la prière. A notre arrivée il avait excité l'admiration de cette petite chrétienté. Jeunes lévites qui lisez ce trait que je vous cite entre mille voilà notre meilleure et notre plus douce récompense!... Oh non ni l'or ni l'argent ni les mets les plus exquis, ni la couche la plus molle ne pourraient lui être comparés. Ah! venez en faire l'expérience venue et vide!

Nous avons dessein de continuer notre excursion jusqu'au fort d'Albany, poste très-considérable, situé à l'ouest de la baie à cent milles de celui de Moose Factory lorsque la Dame du bourgeois qui y commande arriva avec son fils et nous apprit que les Sauvages n'y étaient plus et que son mari viendrait lui-même sous peu de jours ce qui nous dissuada sans peine. Il arriva en effet quatre jours; après et ne savait comment exprimer la joie qu'il ressentait en voyant enfin dans ces contrées des prêtres catholiques que depuis longtemps il y appelait de tous ses vœux. Il faut connaître les Irlandais et les Irlandaises pour se figurer la joie de celui-ci. Nous le vîmes mon confrère et moi, tomber à genoux en s'écriant les yeux baignés de larmes, «que vous dessein sont admirables, o mon Dieu! Soyez béni à jamais!... Nous avons été plus d'une fois étonné qu'un homme qui depuis trente ans habite dans ces contrées Sauvages au milieu des infidèles, ait conservé cette foi ardente qui opère des prodiges. L'hiver dernier le fort qu'il commande devint la proie d'un violent incendie. Il ne put sauver que les pelleteries et la poudre. Tout ce qu'il lui appartenait fut entièrement consumé. Il avait placé quelques centaines de livres chez un homme qu'il croyait honnête et un jour il apprit que le fruit de trente années d'épargne et des plus dures privations venait d'être anéanti par une banqueroute. Se voyant entièrement ruiné il l'adressa au ciel cette prière de sublime résignation: *Sit nomen Domini benedictum.*

Vous voyez, Révérend Père, que le ciel a ses élus dans tous les temps comme dans tous les lieux. Mais si le Seigneur enlève quelques fois à ses fidèles serviteurs des consolations factices et éphémères, c'est pour leur en donner de réelles et durables. C'est ce qui arrive à cet estimable Monsieur. Il eut le bonheur deux jours après son arrivée à Moose de voir baptiser son épouse et sa demoiselle âgée de 22 ans, son fils l'avait été à Montréal quelques années auparavant et toute cette heureuse famille participa le lendemain au banquet eucharistique.

Le R. P. Garin déjà assez familier avec la langue anglaise prit soin de cette respectable famille qui ne connaît que cette langue; à l'exception de la mère. Cette pieuse Dame, outre le sauteux et l'anglais qui est sa langue naturelle, possède tous les idiômes de la baie, avantage inappréciable pour rendre les Sauvages participants du bienfait dont elle a été gratifiée sur le déclin de sa vie.

Je dois, avant de clore cette longue lettre, vous donner un aperçu des diverses peuplades qui avoisinent la baie. Voici les renseignements que nous avons pu recueillir, nous les croyons très-exacts, celui qui me les a communiqués habite ces contrées depuis plusieurs années. Sans compter les divers postes situés en deça de la hauteur des terres que nous avons visités périodiquement depuis plusieurs années et qui tous ensemble comptent près de cent cinquante familles. Il y a au sud de la baie le poste Abbitibi qui ne réunit pas moins de quatre-vingt familles. Matawagaming le poste volant et le New-Brinswick en ont ensemble près de cent cinquante. Les autres postes du bassin de la baie sont, à l'est, Rupert-House, Beg-River déjà habités par les Esquimaux à trois cent milles de Moose, Mistassin à quatre cent milles, Témiskaming à six cent milles, Napi-Kou à six cent cinquante milles, Wachwan-Niby à trois cent milles, Peke-Lake à 50 milles et à Mikiskau quatre cent cinquante milles. On ne connaît pas au juste le nombre des Sauvages qui en dépendent, seulement on sait que le fort de Beg-River et celui de Rupert donnent ensemble un nombre de cent soixante familles sans compter plus de cent Esquimaux qui y viennent chaque printemps. Ceux de l'intérieur sont moins nombreux. Enfin à l'ouest se trouve le fort Albany et celui de Martins-falls qui sont très-nombreux tous les deux. Ce district comprend encore le fort d'Osonburg et celui du lac Salo qui n'ont pas moins de deux cent vingt familles. Mais je crois qu'il est plus aisé de les visiter de la Rivière Rouge que de Moose Factory.

Vous voyez, R. Père, par ce léger aperçu combien ce vaste champ encore en friche réclame d'ouvriers. Mais je me trompe quand je dis en friche!... Presque tout le littoral a été visité par des ministres de diverses sectes, ainsi qu'une bonne partie de l'intérieur. Sans parler des frères Moraves qui ont passé du sud-ouest du Groënland et sont venus se fixer sur les côtes du Labrador où ils ont déjà, dit-on, plusieurs établissements; les forts d'Albany, de la chute à Martin, de Rupert-House, de Beg-River, de Matawagaming etc. ont déjà reçu plusieurs fois la visite des ministres, méthodistes, en sorte que depuis le cinquante-unième degré de latitude jusqu'au delà du soixante-quatrième; les ministres de ces deux sectes ont mis le pied presque partout; mais pour des prêtres catholiques, hélas! depuis les admirables et intrépides enfants de St. Ignace, qui y firent une apparition vers le milieu du dix-septième siècle et dont l'un fut martyrisé au fort St. Thérèse, aujourd'hui fort d'York, je n'ai pas connaissance qu'il en soit venu d'autres dans ces contrées. Voilà pourquoi, Révérend Père, je n'ai cessé dans chacune de mes lettres d'exprimer le désir brûlant de voir arriver des collabora-

teurs. Oh! qu'ils viennent donc ces frères désirés, qu'ils se hâtent de venir arracher des âmes à la puissance des ténébres. Le combat sera glorieux, car il sera pénible. Il s'agit à force de dévouement et de sacrifice de faire aimer à ces peuplades infortunées une religion toute d'amour qu'ils ne connaissent encore que par des préventions injustes. Il faut s'enfoncer et comme s'ensoleiller en des déserts affreux que couvre un ciel de glace; et s'il faut encore pour exciter leur zèle quelque motif, je leur montrerais les ministres des diverses sectes qui en grand nombre parcouraient ces plages stériles pour en faire des prosélytes, moyennant des sommes immenses qu'ils absorbent, et qui cependant sont bien loin d'obtenir un résultat satisfaisant. Ah! Si tous les catholiques pouvaient comme nous mesurer d'un regard le bien immense qu'il y aurait à faire et qui ne se fait pas parce que les ouvriers sont en très-petit nombre. S'ils étaient témoins des privations que le missionnaire est obligé de s'imposer pour les comparer aux sommes énormes dépensées par des ministres protestants, s'ils pouvaient ensuite faire le rapprochement des résultats obtenus des deux côtés, non il n'y aurait pas une seule âme s'honorant du glorieux titre de catholique, qui ne voulût de hâter de faire partie de l'œuvre incomparable de la Propagation de la Foi!

Si vous désirez maintenant, mon R. Père, avoir une idée de l'aspect qu'offre ce pays, voici le tableau que le Père de Charlevoix en fait dans son histoire de la nouvelle France. «Rien n'est plus affreux, dit-il, que le pays dont la Baie est environnée. De quelques côtes qu'on jette les yeux on n'aperçoit que des terres incultes et sauvages et des rochers escarpés qui s'élevaient jusqu'aux nues et qui sont entrecouverts de ravines profondes et de vallées stériles où le soleil ne pénètre point et que les neiges et les glaces qui ne fondent jamais rendent inhabitables.

«La mer n'y est libre que depuis juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y rencontre-t-on des glaçons d'une grosseur énorme qui jettent les navigateurs dans un très-grand embarras; car dans le temps qu'on y pense le moins, une marée ou un courant assez fort pour entraîner le navire et l'empêcher de gouverner, l'investit tout à coup d'un si grand nombre de ces écueils flottants qu'aussi loin que l'on puisse porter la vue, on ne découvre que des glaces, il n'y a pas d'autres moyens de s'en garantir qu'en se groupant sur les plus grosses et évitant les autres avec de longs bâtons ferrés dont il faut avoir soin de se munir quand on entreprend cette périlleuse navigation. C'est principalement vers le fond de la Baie que la navigation est toujours très-dangereuse, parce que le vent du nord y souffle très-souvent avec violence y accumule les glaçons, et pourtant les Sauvages y voyagent en canot d'écorce. Le climat du reste y touche aux deux extrêmes, car si le vent du nord y donne des jours d'hiver au milieu même de l'été, le vent du sud y amène dans cette saison des chaleurs subites et tellement vives que nous avons vu le thermomètre marqué 95 degrés. (Farany). Cette chaleur de quelques heures dans la journée est vraiment insupportable. Nous avons vu des arbres brûlés par les rayons du soleil, comme ils l'auraient été par un tison enflammé. Par cette hauteur dans laquelle est placée la Baie d'Hudson, il paraîtrait que le soleil ne s'éloigne pas beaucoup de l'horizon, car il n'y a presque pas de nuit en été. A dix heures du soir et à deux heures du matin j'ai pu reciter mon bréviaire dans une chambre à la clarté du crépuscule qui ne disparaît point durant cette saison. Le pêche ne paraît pas être très-abondant, mais en revanche les côtes de la mer sont tellement abondantes en gibier à certaines époques de l'année, qu'au seul fort d'Albany on tue chaque automne de 15 à 20 milles outarques que l'on fait sécher. Il y en a 6,000 de brûlées par l'incendie de l'hiver dernier. Elles mettent une 15e. de jours à opérer leur passage d'un lit lesquels le ciel en est obscurci comme par un nuage, un bon chasseur peut en tuer, dit-on, deux à trois cents par jour.

Voici la ruse qu'il emploie; il place une outarde de bois dans un lieu apparent et se blottit derrière un arbrisseau en contrefaisant le cri de ce gallinacé. Bientôt une multitude vient de la meilleure foi du monde se ranger autour d'elle; alors le chasseur lâche son coup de fusil, un grand nombre reste sur la place, les autres s'envolent en maudissant de tout leur cœur le perfide oiseau qui les a trompés et reviennent peu de temps après tomber dans le même piège. Nous ne pouvions prolonger plus longtemps notre séjour à la Baie parce que les sauvages de la mission d'Abbitibi et de celle de Témiskaming nous y attendaient à une époque fixe. Telle est la brevité du temps. Il faut toujours que le missionnaire quitte un ouvrage à peine commencé pour ne pas entièrement en marquer un autre; ce qui arrivera toujours qu'un seul ou même deux missionnaires auront visité dans un seul été une semblable étendue de pays.

Nous nous embarquâmes donc au commencement de juillet pour remonter à Abbitibi; j'étais en descendant nous aurions eu à souffrir du froid en remontant nous nous chauffâmes plus que nous n'aurions voulu. Les Sauvages qui étaient partis de Moose quelques jours avant nous, n'avaient pas eu la précaution d'éteindre le feu avant de partir du lieu où ils avaient passé la nuit. Ce feu s'était communiqué à l'herbe sèche, de la aux arbres résineux dont ces forêts sont remplies. Le vent venant ensuite à souffler porta au loin des charbons enflammés ce qui causa en peu de temps un embarras difficile à décrire.

Depuis deux jours nous marchions dans une fumée capable de suffoquer, mais si épaisse qu'elle nous déroba complètement la lumière du soleil. La rivière était couverte de charbons. Nous ne savions pas précisément à quel endroit le feu ferait ses ravages, la fumée nous en empêchait et nous craignions à tout instant d'être investis. Cependant arrivés à un portage d'une lieue de long, nous commençâmes à respirer. Le feu avait semblé s'être éteint et la fumée en se dessinant nous laissait apercevoir la face du soleil qui depuis trois jours elle nous avait cachés. Nous avions déjà franchi le portage, mais toutes nos provisions et notre bagage se trouvaient à l'extrémité opposée. Tout à coup le vent change et dirige sur nous une montagne de feu avec une rapidité effrayante. Je prie le Père Garin de veiller à la conservation du canot, pour moi je cours au plutôt je vole chercher quelques provisions et en moins de 20 minutes, je franchis ces trois milles avec un boisseau et demi de pois sur les épaules.